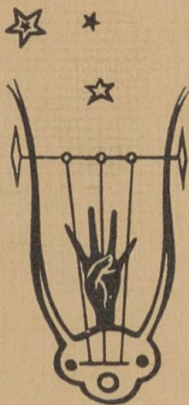


D. J. D'ORBAIX

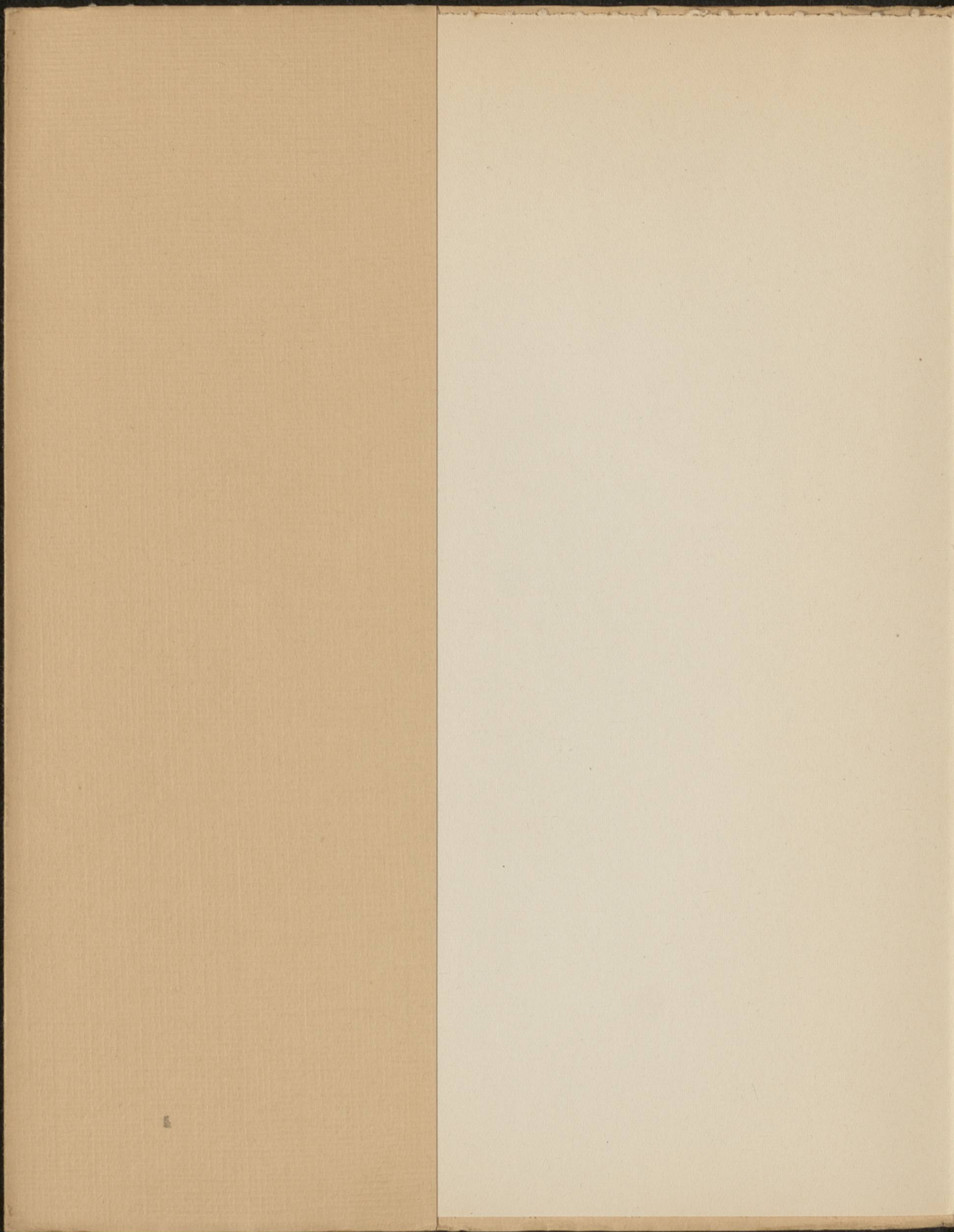
# Cloche Interdite

POÈMES



ÉDITIONS DES ARTISTES  
12, AV. FRUCTIDOR  
BRUXELLES 1935

2<sup>e</sup> ÉDITION



20 -

ML

A

7142

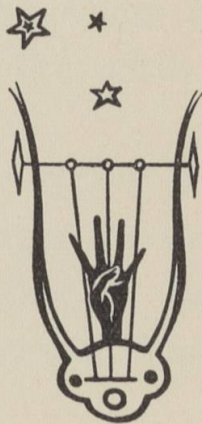
EN PREMIÈRE ÉDITION,  
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

25 exemplaires sur papier de Hollande  
Pannekoek Vergé, numérotés à la presse,  
de 1 à 25, constituant l'édition originale  
et signés par l'auteur; et 500 exemplaires  
sur papier Vélin mat.

D. J. D'ORBAIX

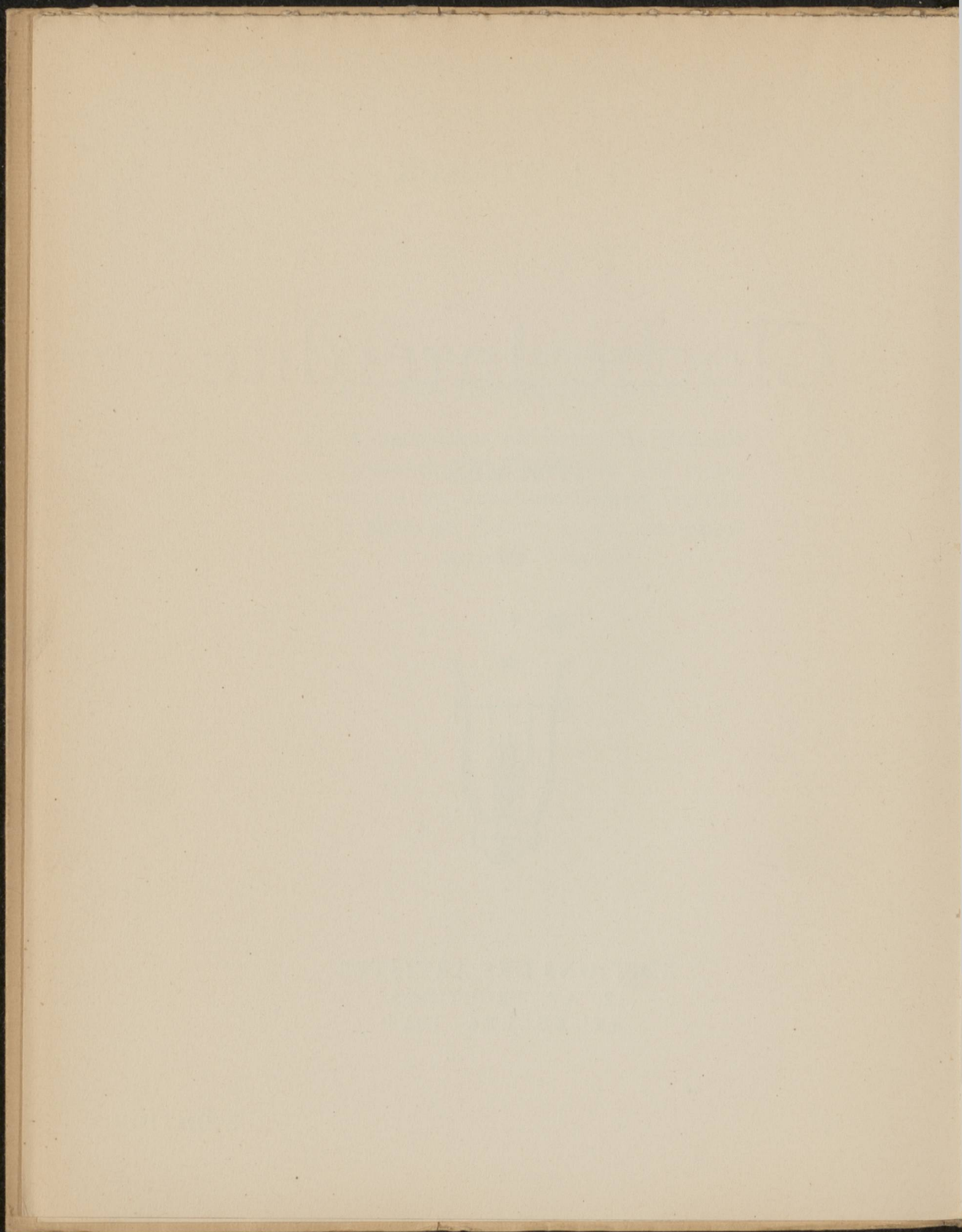
# Cloche Interdite

POÈMES



ÉDITIONS DES ARTISTES  
12, AV. FRUCTIDOR  
BRUXELLES 1935

2<sup>e</sup> ÉDITION



## Cloche interdite

CHÈRE ogive d'azur, au fond du vieux jardin...  
Vibrez encore, ô cloche interdite, ô silence !  
Mes dimanches viendront sonner dans le jasmin,  
Plein du vitrail brûlant des soleils de l'enfance...

Si le poirier qui luit, le pêcher déchiré,  
Me couvraient de feuillages sur un ciel rapide,  
Leur fraîcheur, dans l'éclair de mon cœur égaré  
Jaillirait, pour me rendre un visage limpide...

C'est le jour qui revient, dans l'arc des yeux mi-clos,  
Où j'ai vu l'innocence abandonner mon âme,  
C'est l'Ange, resté seul au fond de cet enclos,  
Qui m'en chasse, à jamais, de son glaive de flamme.

“ Souviens-toi de nos jeux, entre les buis d’avril !  
” Je te rendrai mon cœur dans l’envol d’un poème...  
” Mais cet air, ce parfum de fleur et de grésil,  
” S’il est perdu, je sais que c’est ton souffle même.

” Vois cette haie où luit sa brume de bourgeons,  
” La douceur du printemps vole autour des murailles :  
” Rends-moi mon firmament miroitant de pigeons  
” Sur les échanges de l’azur et des semailles !

” Dans ce jardin de mon village, à deux genoux,  
” Je resterai, devant l’ogive et son feuillage,  
” Pour respirer encor ce que je puis de Vous  
” O mon Ange d’enfance, ô gardien de mon âge !

” Heureux si je ne dois, au seuil blanc de l’été,  
” Dans l’enfer de ma peine et ma honte éternelle,  
” Chercher, au fond échevelé de la tonnelle,  
” Ce que mon souvenir sait de l’Eternité ! ”



Saisons



## Fumée

LIGNES des volutes amères,  
Cercles, vos rayons étaient bleus :  
Au cœur, l'heure où vivait mon père;  
Autour, l'enfance près du feu...

Il fume un tabac monotone  
Et son regard triste, au dehors  
Voit tomber, dans le soir d'automne,  
La brume et les feuilles d'alors.

Cet instant me touche à l'épaule,  
Je le reconnaîtrai toujours :  
Avant la plainte du pétrole,  
L'ombre survole l'abat-jour...

Ma mère reste jeune et droite  
Dans ces passés en clair-obscur ;  
Si la lampe rouge est étroite,  
La fumée abolit les murs...

Notre pauvre cuisine allume  
Son fourneau, dans mon rêve encor :  
Le tabac m'offre, dans sa brume,  
Les visages muets des morts...

Si l'humble chambre m'est rendue,  
Où mes sabots ont résonné,  
L'espérance, que j'ai perdue  
Mais que le poison peut donner,

Montez de la volute amère  
Aromes des instants fauchés !  
Une simple pipe de terre :  
Mon père dit : " Vous me cherchez ? "

# Hiver

Pour Marie-Thérèse.

HIVER encor ! vieille saison des yeux nouveaux,  
Eternel miracle aux blanches ruptures,  
Cristallisation des eaux,  
Vents étoilés, rivières dures,

J'ai retrouvé le hameau bleu  
Enfermé dans votre lumière intense,  
Votre bise, à ma joue en feu —  
Et le goût de flocons de mon enfance !

— Mais le paysan que je fus, dont les sabots  
Faisaient des pas d'arc-en-ciel dans les sentes,  
Il soupire, en moi, d'une ombre en écho  
Qui répond à sa voix défunte et tranchante.

Les petites maisons, qui l'ont entendu  
Chanter les flocons des vieilles années,  
Rappellent, en vain, leur enfant perdu  
Qui cherche son visage dans leurs croisées...

... Un spectre, à présent, marche, sans appui,  
Dans le vide hivernal qui l'assiège :  
L'homme, aveuglé par l'éclatante nuit,  
N'est plus qu'un fantôme obscur, sur la neige.

## L'Arroseur

A Charles Bernard.

C'EST sur la chaussée hivernale,  
Dans un joyeux carnage d'eau,  
Qu'il étrenne sa communale  
Paire d'éblouissants sabots.

Avec ses tuyaux à roulettes,  
Pareils à de rouges serpents,  
Il va, brisant, aux pierres nettes,  
Un reste d'hiver noir et blanc.

Sous le cercle de sa casquette,  
Il voit, de pavés en pavés,  
Sauter une foule inquiète,  
Mirée aux carreaux des tramways.

Traînant son manteau dans la boue,  
Le soir s'arrête au carrefour :  
Et son dernier rayon se joue  
Sur l'homme habillé de velours...

Mais, dans le dégel, qui le noie  
De brouillard et d'humilité,  
Il n'est personne qui le voie  
Marqué d'un signe de clarté.

Pourtant, quand monteront encore  
Les énormes soleils d'été,  
On trouvera beau que l'aurore  
Transfigure sa pauvreté;

Qu'un manteau léger de lumière  
Le fasse aussi vibrant qu'un dieu,  
Tandis qu'il crible la poussière  
D'un jaillissement de ciel bleu;

Qu'à ses pieds, un trait d'or sépare  
Le grand jour, du profil des toits  
Et qu'il impose à l'ombre avare  
La fraîcheur prodigue des bois.



Avec une infaillible adresse  
Et des gestes essentiels,  
Au milieu des foules qu'il presse,  
Lui, sèmera son arc-en-ciel...

Cet arc sera ton auréole :  
Pauvre ouvrier monumental !..  
Un sculpteur, frappé du symbole  
Te voudra sur un piédestal ;

Puis tu connaîtras ton prophète :  
Dès que son étoile aura lui,  
Tu feras naître un grand poète  
Heureux de te chanter en lui...

... Moi, je conserve l'heure insigne  
De ta misère, au carrefour,  
Ce soir qu'un rayon, comme un signe,  
Marquait ta veste de velours...

## Printemps

CE printemps ne serait pas né,  
Si vous ne me l'aviez donné :

Vos yeux ont choisi sa lumière  
Dans les fines lueurs des bois,  
Vos chants, enseigné la rivière  
Où chante, à présent, votre voix.  
Ce rire, au vol des hirondelles,  
Est votre rire battant d'ailes...  
Le ciel, plein d'élangs, tout à coup,  
Prend votre douceur égarée;  
Ces parfums me viennent de vous,  
Vous, par le printemps désirée !

O vous la source où naît l'Avril,  
Vous, sa voix, comme l'herbe tendre,  
Quel espoir, en vous, fait descendre  
Le dernier soupir du grésil ?

Sur la haie encor violette,  
Soyez son arc-en-ciel d'oiseaux !  
Soufflez sur les bourgeons nouveaux,  
Sur les touffes de violettes !

... Moi, je fuirai jusqu'aux labours...  
Je vous ai trop bien reconnue :  
La charrue, à la terre nue,  
Est moins dure que votre amour...

## L'Avril

A George Marlow.

AVRIL, éclairs des floraisons,  
Premiers nuages des gazons  
Où bondit le joyeux tonnerre :  
Quels levers d'astres dans les fleurs,  
Quand l'éclaircie et ses lueurs  
Tournent, en cercles, sur la terre !

J'ai revu l'hiver des vergers,  
Sur les arbres où vont neiger  
Les bouquets autour des chaumières;  
Et j'ai revu, dans mon courtil,  
Sous le vol de l'oiseau d'avril,  
Luire la bêche printanière.

Le ciel me rend cette saison,  
Par la vitre, dans la maison  
Où le feu jappe et saute encore :  
J'écoute une cloche, une voix,  
Un chant nouveau, mais d'autrefois  
Et qui me traverse d'aurore...

Je redoute ces jours légers,  
Menteurs à qui vit de songer,  
Mais chers aux songes sans lumière...  
J'ai peur de l'orage au printemps,  
De l'espérance, que j'entends  
Dans la haie, ouvrir la barrière...

Ah ! que ces oiseaux, ce jardin,  
Cette chambre, claire soudain  
De l'arc-en-ciel qui peint sa porte,  
Que ce vent — et, plus loin, mon cœur,  
Dans un tourbillon de couleurs,  
Avril les prenne et les emporte !

## Forêt

A Fernand Crommelynck.

TU dormais, face au ciel, dans l'aurore d'un pré.  
Au signal de l'abîme où la terre travaille,  
Ton sommeil s'est ouvert, le sol s'est déchiré :  
La forêt a jailli, d'un songe de broussailles.

Secrète, elle attendait, à l'abri des oiseaux ;  
Et les voici créés, ouvrant leurs vols en elle...  
Sur les fûts dégagés du brouillard des terreaux,  
La feuille a sa chanson, les rameaux ont leurs ailes.

O forêt des limons soumis à notre pain !  
Vous vous cachiez, sous une plaine sans image.  
Votre arcane sacré s'est reconstruit soudain,  
Avec l'architecture et l'hymne du feuillage !

Vos bourgeons en essaims bourdonnaient dans le sol...  
Ils ont fui les ruchers de la glèbe profonde  
Et la branche, arrêtant, pour le fixer, leur vol,  
Couvre son dessin noir d'une ramure blonde.

Le chemin bombé d'or, comme un pont sur les blés,  
S'incurve, en s'éteignant, pour joindre vos clairières.  
Chaque buisson, dans l'aube, appelle un couple ailé;  
Le soir descend ici contrôler ses lumières.

Je sais l'arbre, à présent, selon le pouls qui bat  
Au cœur d'un globe où s'est préparé le spectacle;  
J'ai vu les troncs, nourris du silence d'en bas,  
Proclamer l'ode, au ciel, du sylvestre miracle.

Comme un sourcier des bois, je porte mon secret :  
Au murmure ancestral des feuilles souterraines,  
J'épie, en vous cherchant, ô nappes de forêts,  
Le végétal jaillissement de vos fontaines !

## L'Alouette

A Franz Ansel.

AVRIL défait le château de sa giboulée :  
Ses miroirs ont jailli dans la sphère du vent...  
Prise au fil vertical de sa chanson d'enfant,  
L'alouette, vers lui, sort de l'herbe étoilée.

Une vapeur bleuit, sur la terre en-allée  
L'église, que la ronde des maisons défend ;  
Et la cloche s'élance, avec l'oiseau fervent  
Pour qui fond, dans l'azur, ton pastel, ô vallée !

La voix humble emportant cet inlassable vol,  
Du sommet de sa joie est reliée au sol  
D'où l'aimante l'appel des futures couvées :

Heureux le rêve, ayant vaincu le poids du sang  
Mais dont l'aile céleste, à la glèbe descend  
Couvrir, dans le sillon, les tendresses rêvées !



## Le Rossignol

A René Verboom.

MAI, la nuit vibre aux croix fines de vos jasmins :  
Le ciel est plein de fleurs, le jardin se constelle  
Et l'herbe, comme une onde au bord des vieux chemins,  
Coule vers les ruisseaux de la saison nouvelle.

L'arbre, qui ne dort pas de dominer le soir,  
S'enivre d'une étoile immobile et la cueille.  
Angoissé, le printemps élargit son espoir :  
Il s'apprête à chanter les fleurs qu'il donne aux feuilles.

Leur parfum sort d'un grand silence illuminé :  
Trois notes ont jailli d'une branche invisible;  
Elles roulent au sol, puis montent rallumer  
L'étoile même, d'un éclat inextinguible.

Maintenant, l'oiseau joue avec mille soleils;  
Les yeux fermés, j'écoute sa voix qui m'éclaire :  
Je sais comment, bercé d'un irréel sommeil,  
Le printemps est le rêve éveillé de la terre.

Cependant, j'aurai beau me déchirer les sens  
Eperdument, d'un œil, plus que l'ouïe, avide :  
Que me laisserez-vous du chant éblouissant,  
Rossignol, qui jonglez avec l'astre rapide ?

## Le Vent des Blés

A Hubert Stiernet.

ENTRE vos arbres, ô mes brumes,  
— Pierres tombales du matin —  
La première chaumine fume  
De mon souvenir mal éteint.

Du fond des guérêts et des chaumes,  
Sur lesquels il eut beau neiger,  
Je réveille vos chers fantômes,  
Vos mille oiseaux, d'un doigt léger.

Dans les froments, l'aurore joue  
A me donner des rendez-vous :  
Au doux bleuet, l'épi s'avoue  
Sous le coquelicot jaloux.

Ma grand'mère, sur la colline,  
Perdit ce châle en fleurs de lin :  
Voici la lumière enfantine  
Dont je suis resté l'orphelin.

Donnant son rythme à la prairie,  
Vers le brouillard, petit lait bleu,  
Un lent bétail d'imagerie  
Descend, de l'herbe plein les yeux.

Des chemins en longues pelouses  
Joignent les fumiers d'or des cours;  
Le vent des blés gonfle la blouse  
Qui me fait voler dans le jour,

Jusqu'au tournant où je respire  
La plaine et son trèfle incarnat,  
Ce sein d'argile qui soupire  
Sous l'avoine en panorama...

## L'Etoile du Berger

Pour Marie-Claire.

ELISE, au doux verger d'alors,  
Sous l'ombrelle des feuilles tendres,  
Vous n'inventiez qu'en rêve encor  
Le berger qui viendrait vous prendre.

Le tricot de couleur, pour vous,  
Bavard du jeu de vos aiguilles,  
Mettait le songe à vos genoux,  
Dans vos laines de jeune fille.

Sous le pommier, je vois vos yeux  
Pleins d'une lumière éperdue :  
Vous étiez jeune, je suis vieux  
De votre jeunesse perdue.

Il me suffit d'un mot, qui part  
Comme un oiseau de notre enfance,  
Pour vous rendre votre regard  
Qui m'appelle encore en silence.

Pourtant vos doigts sont arrêtés,  
Les laines ont défait leurs mailles.  
Où sont la prairie — et l'été  
— Et le tricot des fiançailles ?

A l'heure complice où le soir  
Passe l'ogive de la haie,  
Un berger cousu de miroirs  
Jaillit de sa claire nuée,

Et comme vous tourniez, vers lui,  
Vos yeux étoilés sous les branches,  
Il les dédoubla dans la nuit  
Qui voulait aussi vos mains blanches.

A présent, crochetez, là-haut,  
De vos aiguilles envoûtées :  
Vous savez les laines qu'il faut  
Pour tisser l'écharpe lactée;

Mais ce soir que, dans le verger,  
Tricote une autre jeune fille,  
Cachez l'étoile du berger :  
Son miroir aimante l'aiguille !

## Prairie

Pour Armand Bernier.

O mon pays rebelle aux ombres  
— Grand souvenir horizontal —  
Couché dans tes gazons sans nombre,  
Je me revêts d'azur natal.

Le pré berceur comme un nuage,  
M'élève au lit de ses lueurs;  
Submergé d'aromes, je nage  
Parmi les étoiles des fleurs...

Les fins détails des graminées  
Ne laisseront pas mon regard :  
Je connais l'herbe illuminée,  
Caressante à l'œil campagnard.



Je la contemple comme un songe  
D'où sort le jeu des papillons,  
Et, comme l'abeille, j'y plonge  
Mon désir de communion.

L'été céleste qui l'appelle  
Pour l'aimer, me traversera;  
Quand je me lèverai sur elle,  
Mon ombre, au ciel s'envolera.

Vous la verrez faire un voyage  
Dans son manteau de pré fleuri,  
Puis s'arrêter, sur le nuage  
Où doit s'envoler mon pays...

## Coteaux fraternels

A Daniel Ryelandt.

QUAND j'ai quitté mes champs, le soir de juin berçait  
Le blé qui rejoindra bientôt sa provenance.  
Aux passerelles des sentiers, j'ai traversé  
Une mer où sombrait l'arche de mon enfance.

Quel naufrage d'oiseaux dans le vent des moissons !  
Le cœur noyé d'épis, d'absence et de vertige,  
Je laissais, en marchant, s'écouler mes chansons  
Au reflux orageux des feuilles et des tiges.

Sous la vague agricole, aux ponts tournants des routes,  
La plaine m'a suivi jusqu'au chemin de fer;  
De ces adieux, mon front bat encor quand j'écoute  
La campagne et mon cœur se plaindre dans mes vers.

Ce n'était, cependant, qu'une muette argile,  
Austère au laboureur, étroite à son cercueil;  
Mais quand j'ai mesuré les pierres de la ville  
D'un pas errant, désaccordé de seuil en seuil,

J'ai reconnu combien cette argile était mienne,  
Et c'est ici, grâce au faubourg inachevé,  
Que mon village, au loin, dans sa glèbe ancienne,  
Je ne l'avais perdu que pour le retrouver !

Uccle aux jardins tremblants et miroitants de brise,  
Quels rameaux, quels longs murs chaulés d'or et de ciel,  
Dans la vallée, aux lignes des façades grises,  
Répercutent l'éclat des coteaux fraternels !

Lumière verticale, écrans des beaux dimanches,  
Talus de haut soleil fidèle à chaque jour,  
Des ruisseaux de gazon, sous les remous des branches,  
Coulent avec l'azur vers les maisons du bourg !

L'auberge, en bas, au " Diable rose ", obéissante,  
A beau, sur les pavés, crépir ses murs de chair,  
Une vieille chaussée accorde avec sa pente  
Son défilé de toits qui monte au ciel ouvert.

Là-bas, le " Vieux Cornet " sonne des bonds de chasse,  
Dans Wolvendaël rempli des frondaisons de Dieu;  
Son printemps brabançon qu'une âpre Automne enlace,  
Fait tourner les saisons dans le cercle des yeux.

Que d'heureuses villas, partout, dont les croisées  
Ondulent d'un rideau de forêt et de vent !  
O petites chaumières d'Uccle abandonnées,  
C'est en vous, toutefois, que bat mon cœur d'enfant !

C'est votre église, aux briques chaudes de prières,  
Recuites des soleils des dimanches perdus,  
Qui me rend, en secret, cette humaine lumière  
S'exhalant des vieux murs qui nous ont attendus.

Ailleurs, entre les arcs des jeunes avenues,  
La flèche d'une vitre a traversé mon cœur...  
Quelle étoile ardemment veillée est descendue  
Ici, pour dessiner le visage des fleurs !

...Ainsi, le ciel d'abord, quand le sol nous exile,  
Nous prend dans son regard où montent nos chemins;  
Une cloche bondit, du haut d'un air fertile,  
Comme un ruisseau d'enfance où nous plongeons les mains.

...Je l'attends, elle va jaillir de son église  
Et frapper de remous les berges du vallon;  
Laissez-moi m'y baigner, à cette heure où la brise  
M'apporte le soupir d'un village wallon...

## Moissons

Vos ciels me sont rendus, ô dimanches d'été !  
Blancs miroirs dédoublés dans l'âpre incandescence  
Rallumez votre éclat, où tourne et recommence  
Mon souvenir, exténué par vos clartés !

Campagne rayonnante aux lignes de vos blés,  
Comme une roue en fleurs pesante d'opulence !  
Quel éclair arrêta votre circonférence  
En fouillant les coteaux, d'un horizon brûlé !

Aux arcs des flammes, je revois les dizeaux roux  
Courber, sauvagement, leurs gerbes à genoux  
Dans la fournaise où luit la moisson décuplée,

Tandis que, s'élançant d'un ciel illimité,  
L'orage du soleil, sur l'éteule aveuglée,  
Tonnait, dans le silence des maturités.

## Récolte

A Horace van Offel.

LE fleuve des moissons, qui jaillit de l'aurore  
Sous l'arche d'un nouvel azur,  
Bondit dans la campagne, où sommeillent encore  
Les vieux chalands du blé futur.

Dans leurs coques d'argile, aux bords de la lumière  
Ils sont durement accrochés;  
Sur la rive, un hameau, léger de ses chaumières,  
Sonne, au phare de son clocher.

Le jour, berçant les blés que son miroir allume  
Met en feu les bassins des champs;  
Un soleil poudroyant de fétus et de glumes  
Brûle aux écluses du couchant.

Dès l'aube, ce brasier fait sortir des chaumines  
Avec des sacs et des chansons,  
L'homme vêtu d'éclairs, que l'arc de son échine  
Sacré débardeur des moissons.

Tandis que la clarté soudainement s'égoutte  
Aux lignes des coteaux réels,  
Il décharge la terre et les digues des routes  
Remontent dans l'azur du ciel.

Il ne s'endormira, sur la berge du fleuve  
Où Dieu fait couler Son été,  
Qu'au lit brillant d'un rêve chaud de paille neuve,  
Sur l'oreiller d'un sac de blé;

Et l'église, le phare éclatant de la plaine,  
Sonne longtemps, en cercles d'or, sur les maisons,  
Car son Veilleur, prisonnier des moissons humaines  
Voit luire, dans la nuit, l'épi de Sa prison.



## Pêcheur

A George Houyoux.

LE pêcheur a jeté son fil électrisé  
Dans l'eau rouge, qu'un soir plein d'orage féconde;  
Il magnétise, avec le ciel, l'onde où, croisés,  
Les poissons, les éclairs sont des flammes profondes.

Ce n'est plus, sous les fines lueurs du matin,  
L'homme qui ne pouvait demeurer taciturne,  
Quand la carpe éclairait, de ses reflets d'étain,  
Les tanches d'or, dans la rivière encor nocturne.

C'est le sorcier debout sur les cieux renversés,  
Le devin possédé par un jeu sans mesure;  
Il fait signe : le feu nage dans les fossés;  
Le poisson, dans l'orage, est un éclair qui dure.

Génie heureux, jaloux de rester inconnu,  
A l'aurore, il gardait, comme une fiancée,  
Cette gloire en secret : ces cheveux, ces bras nus,  
Enlacés aux reflets, dans l'eau, de sa pensée.

Mais ce soir, où la foudre tonne avec son cœur,  
Ses frères, les roseaux, l'entourent de leurs tiges.  
Il se délivre, dans le geste du pêcheur,  
De cette mare et de son orageux vertige.

Dans la sphère de sang de son rêve éveillé,  
Par instants, il échappe au battement cardiaque :  
Sur un char de tonnerre, il monte aux cieus brouillés,  
Surprendre les poissons rusés du Zodiaque.

Puis il relie, à l'eau, l'Univers souverain  
Plein d'éclairs noirs sur fond de pourpre et de mercure ;  
Et sa ligne réelle, au ciel jette, soudain,  
Une anguille pareille à quelque flamme obscure.

## Plaine mobile

A Oscar Grojean.

SUIE, or des sables, noirs herbages,  
Dune, au versoir du vent salé,  
Le ciel fouillait, sous les nuages,  
Votre long nuage brûlé.

Sur votre barrage qui fume  
D'une poussière de néant,  
Par ses déchirures d'écume,  
J'entendais gémir l'océan.

L'espace aux tonnantes ruées,  
Ployait le promeneur obscur,  
Et le couvrait de ses marées  
D'eau, de sable, d'ombre et d'azur.

Mais j'ai foulé l'amer nuage  
Et, par un grand cercle, aveuglé,  
Sur les flots, j'ai revu l'orage  
Dans son horizon violet.

Au long désarroi maritime,  
Les ondes épousaient les airs;  
Sous les arcs brisés des abîmes,  
Tombaient les oiseaux des éclairs.

Etouffé par des vents liquides  
Pesants de leur volume d'eau,  
A bord d'un tonnerre splendide  
Qui sombre comme un paquebot,

Dans la catastrophe ineffable,  
Je mourais en croyant rêver :  
Et me revoici, sur le sable  
Où l'azur vient me retrouver.

A présent, la dune fragile  
Sèche son brouillard de métal...  
La mer, dans sa liquide argile,  
Fait passer le soc du soleil.

Pour de rustiques épousailles,  
— Ciel tendre, à l'eau, comme une chair —  
Le soir va jeter, en semailles,  
Ses blés d'astres, aux flots ouverts.

Plaine mobile et campagnarde,  
Chemins d'embruns, flux de moissons  
L'orage est votre sauvegarde,  
Mais je vous tiens dans ma chanson !

# Marines

A mon fils.

I

PAR les miroirs des flots, ouverts puis refermés,  
Le ciel descend, aux coquillages, s'imprimer.

Les prismes sans défaut du soir ou de l'aurore  
Réfractent, sur la mer, l'hymne multicolore.

Le tendre fils que j'ai, le musical enfant,  
Berce l'eau de couleurs, sous la clarté du vent :

Bercé lui-même, en Dieu, de magie éternelle,  
Il la transpose aux plages de ses aquarelles.

La marine, en son cœur, déroule un chant plus fort  
Que la mer, vers la dune, aux vacances du Nord.

S'il crée une aube, quand l'azur souffle des ondes,  
Sa bulle de cristal peut contenir le monde;

Et quand le soir attise un brasier, sous les eaux,  
Il fait bouillir l'abîme aux feux de ses pinceaux.

## II

Sur la dune et ses neiges d'or, où l'oyat brûle,  
J'ai mal, pour l'innocent qui sait le crépuscule.

Quelle angoisse fragile, au flux de cet été,  
D'heure en heure, surprend, en lui, l'Eternité !

Quel soir, aux nefs des cathédrales sous-marines,  
S'en élève, en chantant la tristesse divine !

Ces grondantes lueurs du couchant sur les flots,  
Un long ruissellement en est le seul écho !

Les arcs du ciel, en secrètes architectures,  
Renversent, jusqu'au fond, leur totale envergure;

La lumière y construit, en jouant, ses palais;  
L'étoile y plonge, qu'on ne pêchera jamais...

Mais si, quittant ce jour qui vole, où je respire,  
Pour Dieu, je me noyais au miroir qui Le mire,

Proclamerais-je mieux Son cœur, qui m'a touché,  
Qu'en lui offrant mon fils, sur le sable couché ?

### III

Au loin, sous l'arc-en-ciel du soir, le Christ que j'aime  
Marche encor sur la mer, Son éternel poème.

Les eaux tremblent, j'entends les pieds légers de Dieu,  
Partout, frapper les flots, de leurs pas lumineux...

Un flux d'or, triomphant d'une immense amertume,  
Fait resplendir la vague et rougeoyer l'écume;



De hauts nimbes de sang, fondus dans les cieux verts,  
Se déplacent, au long mouvement de la mer...

Sur la dune, où bouillonnent les vapeurs du sable,  
Et la plage, comme une brume insaisissable,

Prolongeant les plateaux du large, balancés,  
Règne un désert que Dieu ne veut pas traverser.

Coquillages roulés, mes vers, dans l'heure aride,  
Ne sonnent plus que du bruit noir de mon cœur vide.

Seigneur compatissant à l'aveugle, s'il croit,  
Quel pardon reste-t-il pour l'homme qui te voit ?

Par mon enfant, je sais la Lumière éternelle :  
Il la laisse, en riant, poignarder sa prunelle ;

Tout petit dans son art, il mérita que Dieu  
Vînt marcher, sur les flots qu'ont retenus ses yeux...

## Effeuillaisons

A Georges Rency.

BEAUX étangs de lumière sobre,  
Rivages d'or, cercles du ciel,  
Brume en fleurs, au soleil d'octobre  
Qui porte encor la mouche à miel,

Le soupir de la moisson faite,  
Parfumé d'encens automnal,  
Attise une dernière fête  
Où brille l'adieu végétal.

Légère, la branche repose  
Libre, enfin, du poids de son fruit;  
Le soir attend l'apothéose  
De la feuille, qui meurt et luit.

Il reste encor, peut-être, une heure  
De soleil, réchauffant l'oiseau,  
Pour apaiser la voix qui pleure  
Au rythme, déjà, du rameau.

La cloche va semer sa feuille  
Et l'arbre a fini sa chanson :  
L'une, au ciel, l'automne la cueille  
L'autre, c'est le soir du gazon.

Un souffle, parfois, les ramène  
Ensemble à tourner dans le jour :  
La branche, que la cloche égrène,  
Pleure, à l'unisson de la tour ;

Et, sur l'étang d'un soir tranquille,  
Que l'appel du glas va joncher,  
Mon jardin flotte, comme une île  
Dépouillée au chant du clocher...

## La Pluie

A C. De Baere.

JEUx d'automne, que l'eau traverse,  
Joyeux métiers d'après-midi,  
Vives aiguilles de l'averse  
Dansant aux mailles d'un ciel gris,

Je guette, aux lignes des toitures,  
La main qui doit vous soulever...  
— Je vous entends, courtes et dures,  
Rebondir, au choc des pavés.

Vous enchevêtrez, sans relâche,  
Votre grand labeur musical  
Et ma solitude est plus lâche  
De son ennui dominical.

Mais pour résister à Verlaine,  
Je regarde cette eau qui luit :  
Ces tricots de fer et de laine,  
Je les poursuivrai dans la nuit,

Car voici ma vitre orageuse  
Allumer, vers toi, son chemin,  
O Pluie, amicale veilleuse,  
Qui viendras m'y montrer ta main !

## Portrait

A mon père.

BOUCHE écrasée, oreille morte,  
Pour nous parler, de cœur à cœur,  
Entre la fenêtre et la porte,  
Ton portrait luit de ma douleur.

La couleur éteinte y circule,  
Comme un sang triste de mourir ;  
Tes yeux, gonflés de crépuscule,  
Sont noirs et pesants d'avenir.

Sous l'hiver de ta chevelure,  
Ton masque, par l'âme, est brûlé ;  
Mais s'il souffre de sa brûlure,  
Il sourit de la révéler !

Peu de rides, face tannée  
Et lisse autant que le faux-col !  
Les jours de ta dernière année  
Ont, sur toi, la couleur du sol.

Mon bien-aimé, quelles pupilles  
LaisSES-tu pour me regarder ?  
Quel amour austère vacille,  
Dans leurs miroirs dépossédés !

Au bord de la nuit désolée,  
Tu te détournes de la nuit;  
Ta joue, âprement ciselée,  
Sauve ton visage détruit;

Et de ce front glacé que moire  
Le lent orage de l'esprit,  
Père, l'éclair de ta mémoire,  
Jaillit pour réchauffer ton fils !

## Sommeil

Au Comte Maeterlinck.

DANS la nuit sans remous, cloche à plongeur, la chambre  
Tient le dormeur illuminé,  
Libre du poids du front, du souvenir des membres,  
Il dort, comme un désincarné.

L'eau de l'enfance est blonde et coule à pleines rives  
Aux estuaires du sommeil...  
Dédoublant leurs jardins, des printemps y dérivent  
Sous des automnes de soleil.

Quel cours de fleuve respirable, hôte des ondes,  
Visite l'Ange émerveillé !  
Dans cette nage aisée aux profondeurs du monde,  
Quel rêve le tient éveillé !



Mais le dormeur le suit vers la mer et découvre  
Un songe, à l'unisson des flots :  
Le souffle de la vague, sous le ciel qui l'ouvre  
Respire jusqu'au lit des eaux.

Splendeur mobile, ô liquide phosphorescence,  
O naufrage, comme un essor !  
Il touche une île enfin, dans l'abîme d'enfance  
Où vit la vieillesse des morts.

Ce ne sont pas des ombres, mais de purs visages  
Baignés par l'océan de Dieu.  
Leurs bras s'éclairent, dans le fleuve sans rivage,  
Du jour éternel de leurs yeux.

Cette aurore pourtant, connaît ton regard triste  
Dormeur qu'épie un autre jour !  
Elle te porte au fond du sommeil et t'assiste  
Sur la rivière du retour.

Au reflux des brouillards, le matin de novembre  
Emerge de l'Eternité :  
L'heure grise descend aux vitres de la chambre  
Où le réveil t'a remonté...

Conserve, entre tes soirs, la profonde lumière  
Qui roule dans ton souvenir...  
Chaque nuit, au paisible écran de tes paupières,  
La mort passe et t'aide à dormir.

Son repos ne ment pas, le bonheur t'y soulève  
A ta condition future de vivant :  
Tu viendras, pour qu'ils puissent traverser leurs rêves,  
Nager dans le sommeil de tes petits-enfants.

## Sonate

Si loin de vous, qui savez mon isolement,  
Il pleut un soir qui vient me trouver dans ma chambre,  
A travers la croisée où le ciel de novembre  
Descend, pour me vêtir d'un long grelottement.

C'est le suaire où j'entre en silence, tout seul  
Jusqu'à l'âme interdite — et presque délivrée :  
J'y dormirai, guéri de ma chair déchirée,  
Sans rêve, enveloppé des sommeils du linceul.

Au moins, si votre geste encore, autour de moi,  
Avant l'adieu, pouvait répandre une lumière,  
Je n'éprouverais pas cette mort sans prière  
Des corolles qu'éteint l'automne au fond des bois.

Comme les fleurs doivent souffrir, pour que leur mal  
A notre front plus lourd, en langueur se prolonge,  
Pour que leur agonie appelle notre songe  
Vers leur détresse, au bord du néant végétal !

Ce n'est pas tant pour vous, l'automne puis l'hiver  
Qu'en inventant vos jours futurs, ma foi redoute;  
Mais ce déclin précoce où, sur le bord des routes,  
On voit tomber le rameau noir et le fruit vert.

Je pense à Vous que rien désormais ne défend :  
Déployant, dans la nuit, l'aile des feuilles mortes,  
L'Ange obscur, éperdu de l'amour qu'il emporte,  
Dérive sur le cours sans étoiles du vent...

## La Serre

A Valéry D'Hondt.

TABLIER bleu, pipe calcaire,  
Fume un nuage dans la serre  
Où tu règues, blond jardinier,  
Coloriant le givre du verre,  
Des fleurs d'un hiver printanier.

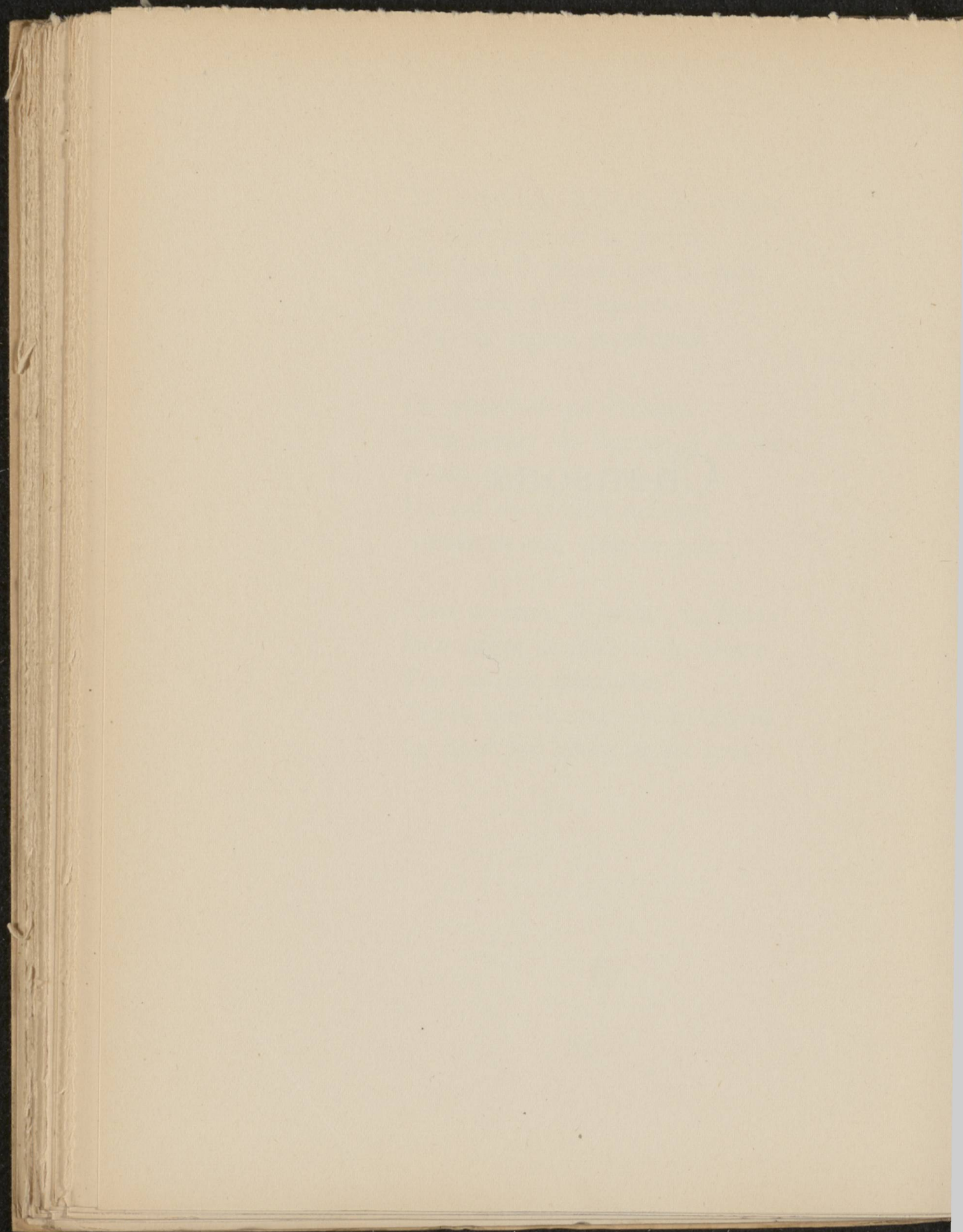
Ton ciel tout en vitres s'allonge,  
Firmament fragile où ton songe  
Descend aux terreaux inhumains :  
Si ta main, dans le fumier plonge,  
Le fumier comprendra ta main.

Tu surprends le pouls des racines  
Et le rythme de ta poitrine  
Bat dans la plante que tu veux :  
La pensée et la capucine  
Ont ton regard mystérieux.

Ce géranium qui t'éclaire,  
D'un brasier de flamme et de terre  
A ton signe, va s'attiser.  
Un vol de corolles stellaires  
Autour de toi, vient se poser.

Dans ta serre, ô sorcier, tu fumes  
Pour noyer de rêve et de brume  
Ton ouvrage dévotieux;  
Tandis que ta main noire allume  
La fleur aux reflets de tes yeux.

# Chansons





## Le Coquelicot

A Georges Guérin.

AVANT l'année où le cœur change,  
Entre les foins et la vendange,  
Mon coquelicot, par-dessus les blés,  
Tu aurais, d'un cri, dû me rappeler.

Tes yeux, pleins de longues lumières,  
Avaient des fraîcheurs de rivière ;  
Sous ton front, par eux débordé,  
Ton visage en était noyé :  
Ta bouche y tremblait, ta paupière  
Battait, heureuse d'y baigner.

Quand mai rallume sa verdure,  
Tu courais, sous ta chevelure  
Attisée au vent de tes pas...  
Dans la haie, a jailli ton bras :  
Il soumet, à sa ligne pure,  
L'arc-en-fleurs du premier lilas.

Puis ce fut, autour du village,  
L'été, qui brûla nos visages  
Et nos cœurs, mon coquelicot !  
Que n'ont-ils pu se faire écho !  
Qu'est-il resté de mon image  
Dans tes yeux profonds comme l'eau ?

Rien du grand soir jetant ses roses  
Dans l'étang noir, près d'un mur rose  
Où nos ombres avaient joué.  
Ah ! si j'avais pu m'avouer  
A l'heure où le feuillage cause,  
Où le silence est dénoué !

Sous l'arc-en-ciel de la rosée,  
J'ai pris, dans l'aurore imposée,  
Le sentier fuyant ta maison :  
Campagne libre, ô ma prison,  
Adieu vos herbes irisées !  
Mon cœur battait dans les moissons.

Je revois ce toit lourd qui fume,  
Près du verger léger de brume  
Où dort encor ton volet clos...  
Mais le froment roule ses flots :  
Les épis, de leur dure écume,  
Ont brisé le coquelicot.

Avant l'année où le cœur change,  
Entre les foins et la vendange,  
Mon coquelicot, par-dessus les blés,  
Tu aurais, d'un cri, dû me rappeler.

## L'Ocarine

A Roger Bodart.

JE cherche à peine quelques sons,  
L'ocarine, dont la chanson,  
De la bouche à l'oreille tremble,  
Quand l'oreille et la bouche ensemble  
Font le musical horizon.

Aux cercles mouvants que tu sais,  
L'ombre et la flamme t'enlaçaient,  
Tour à tour, ô mon envolée !  
C'est la flamme qui t'a volée  
L'ombre encore tourne, où tu dansais...

Moi, je recrée ici les feux  
Qui chantaient alors dans tes yeux;  
Peut-être, est-ce ma ritournelle  
Qui les éteignit, d'un coup d'aile :  
Toute chanson remonte à Dieu !

La dernière va se lasser  
Le souvenir, s'en effacer :  
Car voici l'heure souveraine  
Où je descends bercer ma peine,  
Dans un sommeil du temps passé...

## La Rose

LE reflet de cette rose  
Qui brillait dans votre main,  
Rendait votre main plus rose  
Que les roses du jardin.

Sœurs des lumières natales,  
Vous échangez vos lueurs :  
Votre joue, à ces pétales  
Prenait son éclat de fleur.

Celle qui vous a voulue,  
Blême et d'un parc étranger,  
Hélas ! vous l'avez élue :  
Sur vos mains, elle a neigé.

A présent, les voici pâles  
Comme roses de Noël :  
Vos doigts comptent les pétales  
De la neige, au vent du ciel...

# Questions

## I

O feuillages trop vite éclos,  
Quelle illusion printanière,  
Pour un beau jour venu trop tôt,  
Vous a fait croire à la lumière ?

Tous vos bourgeons bleus de grésil  
Meurent au lieu de se construire :  
Serait-il donc fatal d'élire  
Un songe, avant d'en voir l'Avril ?



## II

Visage né de sa lumière,  
Cheveux en nimbe, d'or poudrés...  
Ton regard lève une paupière  
Où luit un œil vert et doré.

Penche-toi, ma chère enfantine !  
Le cœur monte à ton front léger :  
Quel rêve écoute la poitrine  
Qui bat de te faire songer ?

## III

Au vent d'un soir tendre à lever le cœur,  
Se gonfle un parfum d'aubépine;  
Rien ne m'est plus dur que cette douceur :  
J'en ai trop emplis ma poitrine...

Je l'ai connue aux mois de mai perdus,  
Pleins d'étoiles ensoleillées,  
Quand le rossignol se cache, éperdu  
Dans ses musiques étoilées.

La chanson qu'au pas de l'adolescent  
Mène un espoir de somnambule,  
J'en connais le rythme encor, je le sens  
Rayonner de ce crépuscule.

Hélas ! où bat le soir qu'offrait mon cœur  
A l'aubépine, sa promesse ?  
Faut-il, à jamais, nier la douceur  
Que le rossignol m'a promise ?

#### IV

Ce rossignol mouillé, qui chante dans le soir,  
Mêle ses pleurs aux larmes tièdes de la pluie.  
Un tourment, adouci de tendresse infinie,  
Fait s'unir, dans sa voix, la douleur et l'espoir.

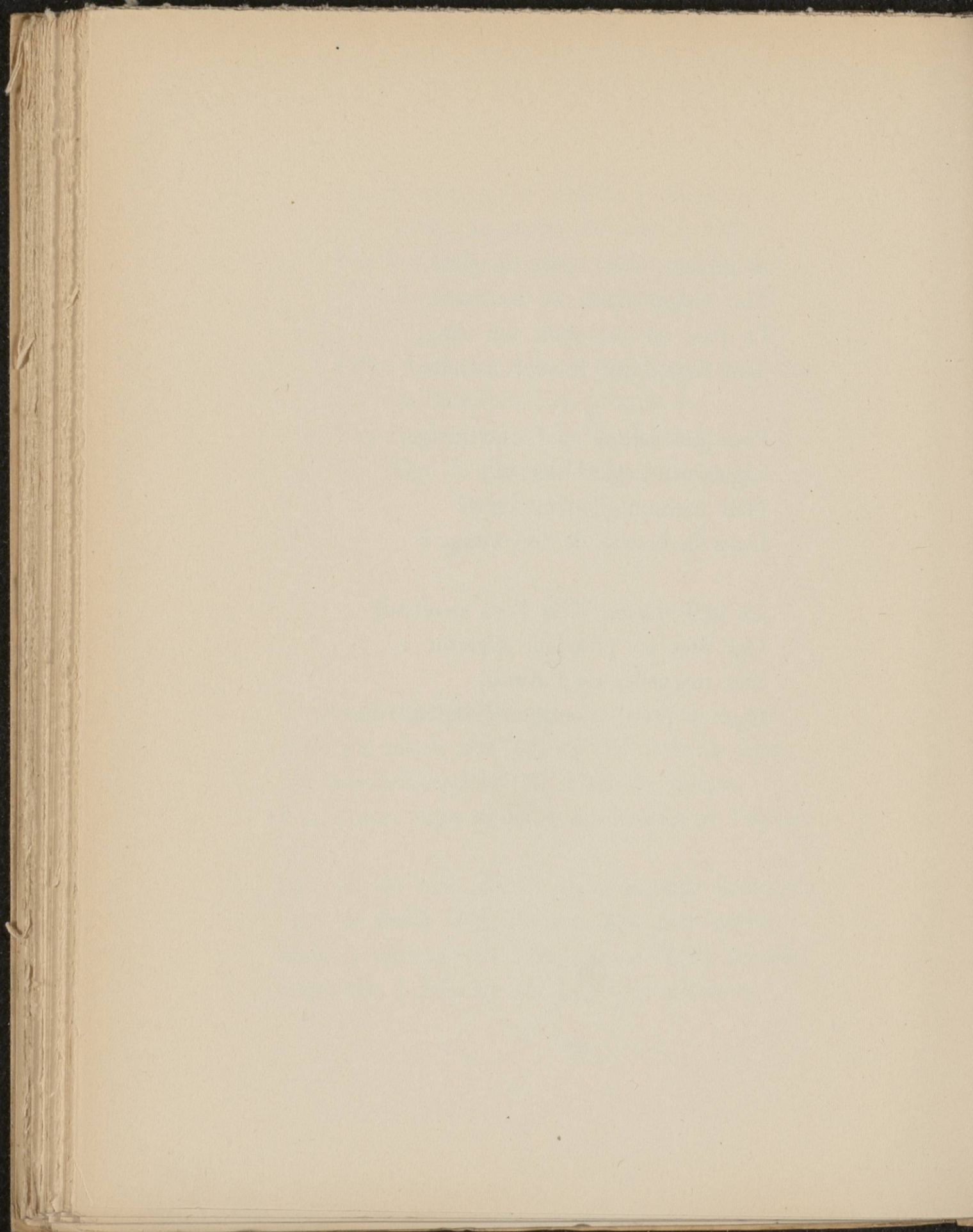
La nuit de mai, d'hier au printemps consacrée,  
Porte le deuil, déjà, de son rêve trop court ;  
Mais sa tristesse, au loin, par ce chant éclairée  
Sourit-elle à l'oiseau qui lui parle d'amour ?

V

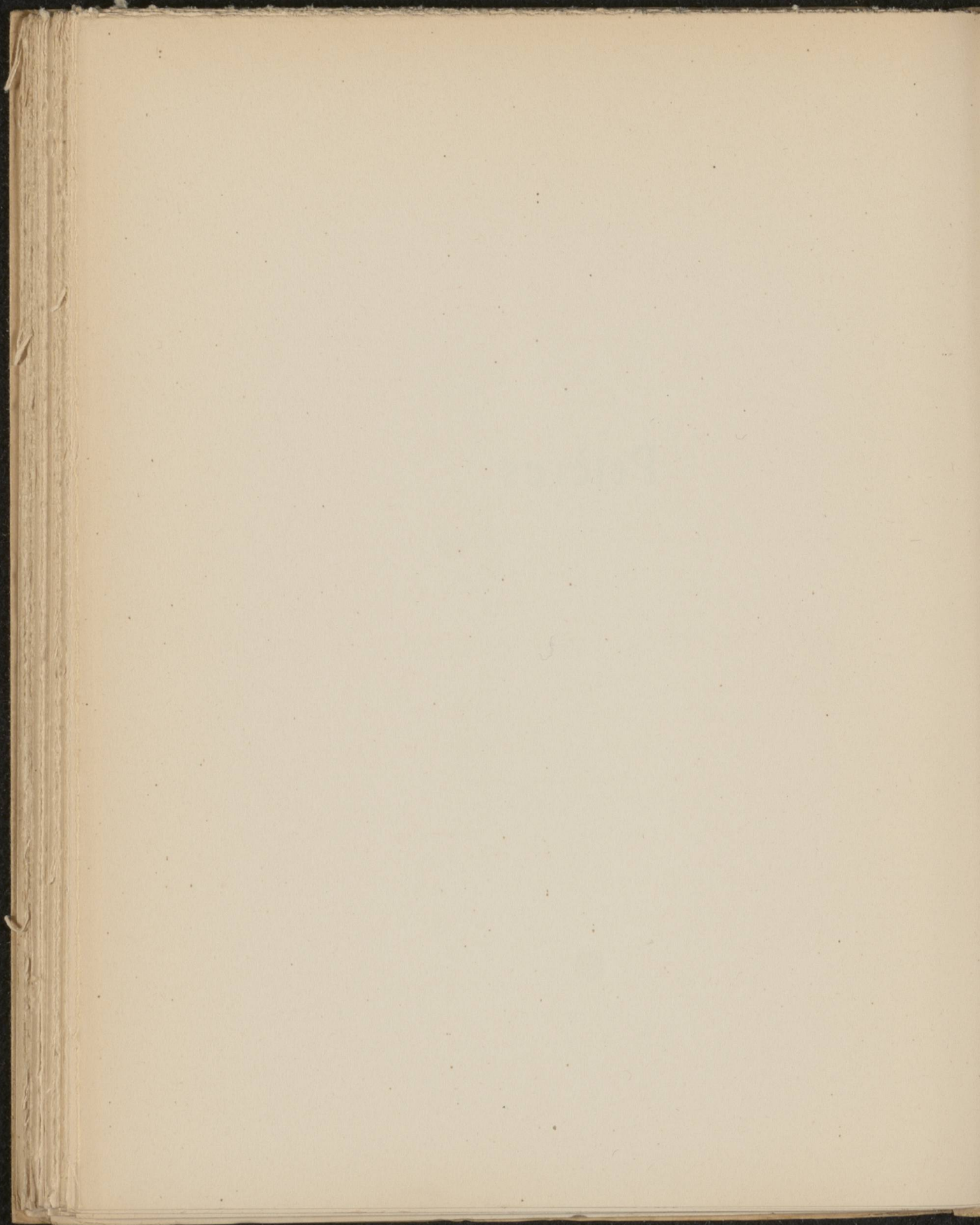
A présent, voici, dans la glace,  
Ton visage amer, au couchant,  
La joue où s'arrondit ton sang,  
Ton front, que le rêve menace.

Pourquoi scruter ta fausse image :  
Lignes du regard dévoyé,  
Naïf menton d'enfant, noyé  
Dans la brume de ton visage ?

Le seul miroir, c'est l'eau profonde  
Qui dort au puits du souvenir :  
Des margelles de l'avenir,  
Que ce puits, questionné, réponde !



# Prières



## Prière d'un Soir

Pour Alex Pasquier.

O soir de juin dont l'air, d'un sang de feu ruisselle,  
Voûte d'un ciel occultement incendié,  
Regards brillant dans l'or des sphères éternelles,  
Flèches d'azur, trouant la nuit de mes prunelles,  
Eteignez-vous, prenez pitié !

Odeurs des bois, sanglots des fleurs, chère détresse,  
Souffles des prés, tour à tour brûlants ou mouillés,  
Chansons des cœurs charnels, tristes de leur ivresse  
Epargnez, à mon front, vos baisers, vos caresses,  
Et laissez-moi seul, par pitié !

Laissez-moi, seul, remonter votre fleuve immense,  
Rythmes du soir, jusqu'au royaume inoublié  
Où l'enfance du ciel et le ciel de l'enfance,  
Echangeant, à mes yeux, la joie et l'innocence  
Ne me prendraient pas en pitié !

## L'Eglise

A Georges Virrès.

MURS des morts, dans l'enclos où le printemps ramage,  
Grange où l'été de Dieu viendra nous engranger...  
Je vous retrouve au bout de mon pèlerinage,  
Chers oiseaux de la cloche au nid du vieux clocher !

De loin, vous m'appeliez, de ce village étrange  
Auquel vos abat-son versent l'aube ou le soir ;  
Où, même aux yeux obscurs, détournés de leur Ange,  
Vous rendez un azur paisible et doux à voir !

Pour moi qui vous reviens d'un long vagabondage,  
En traversant, vers vous, des rêves insensés,  
Je savais votre attente, au fond du paysage  
Où votre croix chercheuse attirait mes pensers.



C'est pourquoi, j'ai touché vos murs tremblants de lierre,  
Salué l'ombre agenouillée à votre seuil,  
Et, sous les vitraux peints seulement de lumière,  
Le Christ préfigurant le signe du cercueil...

Je veux entendre encor le silence qui prie  
Prosterné sous la voûte où meurt un peu d'encens;  
Je veux revoir la Vierge, en sa robe fleurie,  
Parmi les saints de plâtre éclopés par les ans;

Et quand leur souffle adoucira le chant de l'orgue,  
Bercé par ses accents, soudain, je sentirai  
Mon cœur, se dépouillant de sa cruelle morgue,  
Accorder, à mes yeux, la grâce de pleurer...

## Mansarde

A Thomas Braun.

LA petite, à genoux, ne bouge :  
Elle élève un visage bleu  
Et prie, au bord du grabat rouge,  
Dans cette mansarde sans feu.

Le mur semble de vieille neige,  
Et, du givre de son carreau,  
La tabatière prend au piège  
L'ombre, avant la mort, d'un oiseau.

Pauvre hiver grelottant des tuiles !  
Le gel piétine les toits noirs...  
Ce pétrole en flamme ou cette huile  
Qui brûle aux lucarnes du soir,

Ce petit enfant dans ses hardes  
Où se cache un sanglant rayon,  
O tabernacles des mansardes :  
Le Christ y descend en haillons !

Il attend, près de l'âtre vide ;  
L'ombre est son trône aux angles durs ;  
Son visage, à l'aube livide,  
Vient s'y confondre avec le mur.

Mais s'Il cherche, aux vieilles armoires,  
En vain, le pain multiplié,  
La croûte où moisit Sa mémoire,  
Qu'on jette aux chiens rassasiés,

Gare à l'enfant dont la prière  
Fait trembler les greniers obscurs !  
Craignez, aux mansardes dernières,  
L'hiver où Dieu vous sera dur !

## Les Mains

Au poète arménien Vahan Tekeian.

SOLITUDE d'enfance où grelottent ces mains !  
L'innombrable candeur les a pourtant grandies,  
Mais déjà, pris au jeu des archets inhumains,  
Leurs doigts en tirent de funèbres mélodies...

Souvenez-vous d'un père, ô mains, des mains d'amour  
Qui, jadis, tendrement, vous chauffaient, mains livides !  
Sur la planche, où l'hiver neige du plafond sourd,  
Orphelins étendus, joignez vos paumes vides !

Remuez-les, parfois, brusquement, sous vos loques ;  
Brandissez dans la nuit vos poings qui s'entre-choquent  
Où les drapeaux du rêve enflamment un vent pur.

Prenez, avec le pain, le livre d'épopée :  
Le crime vous convoie à manier l'épée,  
Et Dieu vous durcira, car le sort vous est dur !

## Fièvre

Sous nos fronts, d'épines stellaires  
Divinement auréolés,  
Seul, le regard de notre mère  
Tremble encore à nos cils brûlés.

Nous cherchons, à tâtons, des cris,  
Nos offrandes mal préparées :  
Pitié pour nos yeux, où l'Esprit  
Jette son étoile égarée !

Grotte rouge où pend notre chair,  
Où le sang tourne à la dérive !  
Seigneur, montrez-nous, d'un éclair,  
L'issue où règne Votre rive !

Rendez-nous l'aube de Vos ondes  
Après nos souterrains noyés;  
Les taillis, autour de nos rondes,  
Sur l'herbe en nuage, à Vos pieds !

# Prières

## I

QUAND il pleut du fond de l'enfance,  
Chante les étoiles de l'eau  
Dans leur bourdonnement sans nombre

Sous les nuages du silence,  
D'une averse d'hymnes d'oiseaux,  
Brille le feuillage de l'ombre...

Le ciel, sur toi, s'apprête à vivre :  
Il luit déjà dans ta chanson  
Enfermant une aube étoilée;

Mais le matin qui la délivre,  
Sa lumière devient un son  
Dans la voix qui s'est envolée.

A rebours du rayon solaire,  
L'homme a créé le nouveau jour...  
Envers du nuage, ô lumière,

Il pleut de vous une prière  
Il pleut en Dieu, de tant d'amour  
Que le Ciel s'éclaire à la terre.



## II

CŒUR incandescent de Jésus,  
Qui brûlez dans le sang des roses,  
— Leurs épines vous ont cousu  
A la campagne, où l'Angelus  
Sonne l'heure douce des choses :  
L'heure que l'homme n'entend plus...  
... Vous noyez Vos Saintes Lumières  
Dans les petits flots des rivières  
Et rendez rouge, aux soirs de juin,  
L'arome déchirant des foins !  
Quand l'argile aura fait ses meules,  
Ne laissez pas la glèbe seule !  
Baignez encore au moins l'éteule  
Avant cette étoile, vers nous,  
Où battra Votre Cœur à bout :

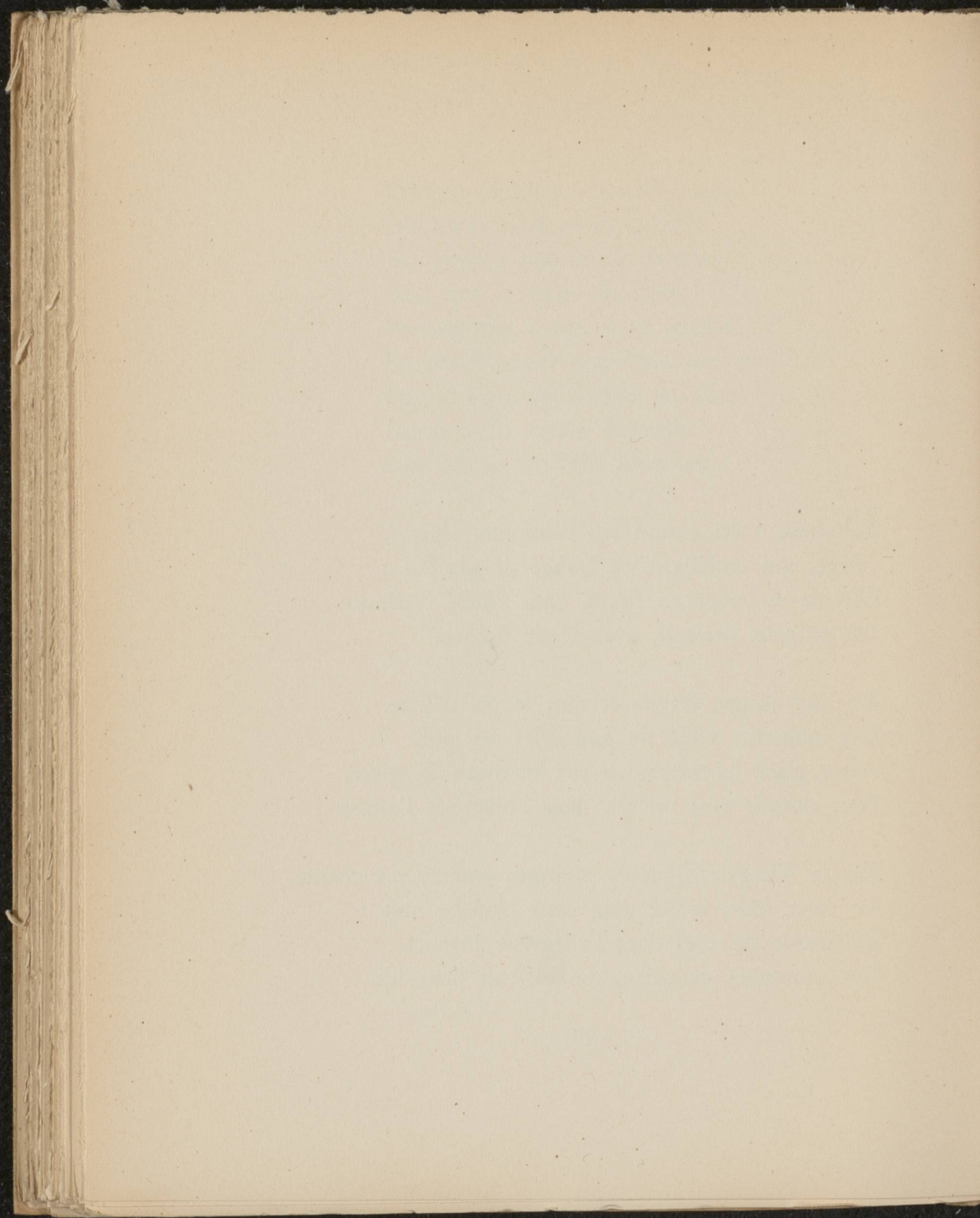
Plongez-nous dans le Crépuscule  
Où Votre sang divin circule;  
Marquez-en nos fronts obstinés,  
Afin que la terre charnelle,  
Prolongeant, à nos yeux rebelles,  
Le feu d'amour que Vous donnez,  
Quand ils iront dormir en elle  
Sauve de la tombe éternelle  
Les morts, de Vous illuminés !

### III

**D**ONNEZ à cet enfant vos couronnes légères,  
Neige, son corbillard est frangé de glaçons :  
Ouvrez un crêpe en fleurs, dans l'aube funéraire  
Où ce petit descend, aveuglé de flocons.

De quel songe, fragile et dur, le gel délivre  
Cet innocent, veillé du seul éclat du jour,  
Assez glacé lui-même, en son manteau de givre,  
Pour dormir sans un cri, dans l'hiver de l'amour !

Par la Vierge, Seigneur, ranimez, comme on chante,  
Le cœur frêle, arrêté dans cette blanche nuit :  
Eclairez-le du Ciel dont l'allégresse invente  
Ces couronnes de neige, uniquement pour lui...



## TABLE DES POÈMES

	Pages
Cloche interdite ... ..	9
Saisons :	
Fumée . . . . .	13
Hiver . . . . .	15
L'Arroseur . . . . .	17
Printemps . . . . .	20
L'Avril. . . . .	22
Forêt . . . . .	24
L'Alouette ... ..	26
Le Rossignol ... ..	27
Le Vent des Blés ... ..	29
L'Etoile du Berger ... ..	31
Prairie . . . . .	34
Coteaux fraternels ... ..	36
Moissons ... ..	40
Récolte ... ..	41
Pêcheur. . . . .	43
Plaine mobile ... ..	45
Marines ... ..	48
Effeuillaisons ... ..	52

	Pages
La Pluie ... ..	54
Portrait ... ..	56
Sommeil ... ..	58
Sonate . ... ..	61
La Serre ... ..	63

Chansons :

Le Coquelicot ... ..	67
L'Ocarine . ... ..	70
La Rose ... ..	72

Questions :

I. O feuillages trop vite éclos . ... ..	74
II. Visage né de sa lumière ... ..	75
III. Au vent d'un soir tendre ... ..	75
IV. Ce rossignol mouillé ... ..	76
V. A présent, voici dans la glace ... ..	77

Prières :

Prière d'un Soir... ..	81
L'Eglise ... ..	82
Mansarde ... ..	84
Les Mains ... ..	86
Fièvre . ... ..	87

Prières :

I. Quand il pleut du fond de l'enfance ... ..	89
II. Cœur incandescent de Jésus .. ... ..	91
III. Donnez à cet enfant ... ..	93

2<sup>e</sup> ÉDITION

Achevé d'imprimer le  
10 mai 1935 sur les  
presses du maître-imprimeur  
Louis Desmet - Verteneuil,  
à Bruxelles, pour le compte  
des "Editions des Artistes",  
à Bruxelles.

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE



